

ENTRETIEN
AVEC
ROSE-MARIE
VASSALLO

Propos recueillis par
EMMANUÈLE SANDRON

Depuis la parution des treize volumes des *Désastreuses aventures des orphelins Baudelaire de Lemony Snicket* et du roman *déjanté Au Bonheur des monstres d'Alan Snow*, j'avais envie de rencontrer Rose-Marie Vassallo, traductrice angliciste, essentiellement de littérature jeunesse, pour les lecteurs de TransLittérature. Les Assises d'Arles m'en ont enfin donné l'occasion. L'entretien a commencé place du Forum devant un café crème et s'est terminé au jus de tomate, à deux pas du Rhône, au bien nommé restaurant L'Entrevue.

Merci, Rose-Marie, d'avoir accepté cet entretien !

Mais n'oublie pas : ce n'est pas pour un portrait. En revanche, pour parler boutique, toujours prête.

Peux-tu nous dire quelques mots sur ta formation ? Par quels hasards ou détours es-tu arrivée à la traduction littéraire ?

Sans préméditation aucune. J'y suis entrée par une poterne : l'écriture de petits livres pour enfants – qu'au début j'espérais illustrer moi-même (encore eût-il fallu travailler un peu le dessin). Très menus écrits, même si certains vivent encore leur petite vie quarante ans après, traduits en diverses langues... sans doute à cause des images ! Publiés sous pseudo, à présent ils me semblent venus d'un autre moi.

De là, je me suis retrouvée lectrice, d'abord de manuscrits, puis d'ouvrages de langue anglaise. Un jour, ayant défendu avec flamme un petit roman drôle et poignant, je me suis vu proposer de le traduire. J'ai essayé. Pour voir. Et n'ai plus cessé d'essayer. Traduire comme fument les grands fumeurs, une cigarette allumant la suivante. Sauf que les cigarettes sont toutes les mêmes et les textes à traduire, tous uniques.

Tu aurais pu t'en tenir à ce livre. Pourquoi avoir enchaîné ?

Celui-là était un piège. Une vive affinité d'écriture avec l'auteur – grâce qu'un traducteur connaît, au mieux, trois fois dans sa vie – m'a fait croire que traduire était facile. Au deuxième ouvrage, j'ai déchanté : l'auteur y faisait faire à l'anglais toutes les pirouettes auxquelles le français renâcle. C'en était de la provocation. Je me suis changée en pitbull. Et je m'interroge : plus que l'idylle, n'est-ce pas ce défi de la v.o. rétive – chacune l'est à sa façon – qui incite à traduire ?

D'ailleurs, à défaut de préméditation, il pourrait y avoir un brin de prédestination. Vocation serait un grand mot, mais je soupçonne qu'on naît traducteur, même si c'est en traduisant qu'on le devient. Qui de nous ne se rappelle avoir aimé la version ? Certes, je ne jurerais pas qu'alors ma motivation n'était pas d'arracher un texte à une langue barbare pour le donner à une langue civilisée. Malgré tout, le défi primait. En version latine, surtout (notre ordinaire de ce temps-là), j'ai souvenir de cet éblouissement : tant de sens en si peu de mots ! Comment dire la même chose (*presque* la même, d'accord, Umberto) en allongeant la sauce au minimum ? C'est cette gageure qui m'aiguillonne, je pense. Un écrivain, par définition, excelle à condenser l'expression, à empiler des strates de sens sur deux ou trois mots, à prendre tous les raccourcis que lui offre sa langue, plus quelques-uns de son cru. Là est la force de son écriture. Au traducteur de condenser de même, sans perdre de sens dans l'opération ni rien de cette énergie cinétique. Pas facile, puisque transposer revient d'abord à tout casser, sonorités, respiration, rythmes.

Quelle est ta méthode de travail ?

J'ai connu plusieurs ères, mais relire a toujours été capital pour moi, même au temps de la machine à écrire, où la phrase devait jaillir telle Athéna, armée, casquée. En fait, le casque sortait souvent de travers et à la relecture, aux relectures, chaque page était à retaper. Petit enfer, pour cause de boulons serrés trop tôt.

1981, miracle : l'ardoise magique, mon premier ordinateur. Bonheur de balancer chaque phrase sans souci de la façon dont elle retombera sur ses pieds et de préserver ainsi au mieux, dans un premier temps, le mouvement de la phrase source – puisque tout reste chamboulable à loisir. Malgré quoi, des années durant, j'ai continué de viser à une finition permanente, n'allant de l'avant que

lorsqu'il me semblait « tenir » mon texte. Chaque matin, je commençais par relire les dernières pages traduites pour retoucher, remanier, détricoter, retricoter, renouer avec la dynamique du texte. Puis, sur cette lancée, je faisais enfin du neuf. Un peu, dans ce qu'il restait de la journée. L'avantage de cette technique était la satisfaction de laisser derrière moi un travail à peu près bien léché. L'effet chaussettes sans trou : « S'il m'arrivait malheur... »

Mais tu as changé de méthode ?

Oui, parce que ce travail au petit point, avec recherche de perfection locale, présente un inconvénient : il brise en partie l'élan du texte. Oh ! je piétine encore aux premières pages, cette douloureuse phase où on s'arrache les cheveux : « Pour celui-ci, il va me falloir dix ans. » Mais dès qu'il me semble avoir trouvé le *la*, je m'interdis de traîner, de m'attarder sur mes choix. Même si, pour un énoncé, cinq ou six options se bousculent, je les note entre barres obliques, laissant aux relectures le soin de la sélection, et je fonce jusqu'à la fin. Dans ce premier jet, je m'efforce de serrer l'original au plus près. Pour citer Claire Cayron, traductrice de Miguel Torga et qui a si bien parlé de traduction, c'est la phase prudence. Tout le texte, rien que le texte, un peu comme le tirage par contact en photo.

Tirage par contact, sans y mettre du tien ?

Impossible, et sans doute pas souhaitable ! Sinon, en relecture, comment retrouver les remous soulevés par l'original ? Bien sûr que si, même en traduction « objective », le traducteur y met du sien ; il y met ce qu'il a de singulier, d'irréductible à tout autre.

D'ailleurs, j'ai beau assurer que je fonce, cette phase est toujours trop lente à mon gré, et inévitablement vétilleuse. Elle dure des semaines et c'est elle qui me fait dire, sans boutade, que je déteste traduire – que j'aime seulement *avoir traduit*. À ce stade, je me sens faussaire. Le texte a l'air traduit, mais c'est du simili. De l'empaillé. La bête ne reprendra vie que dans les relectures, quand elle redeviendra un tout, du mufle au bout de la queue.

Reprendra vie, élan du texte... Tu t'exprimes comme si cela se faisait sans toi, hors toi ou... à travers toi ?

À *travers*, c'est ce que je ressens. Le phénomène se produit lors des relectures, si j'ai usé des bons matériaux – et Dieu sait si, souvent, je les charbarde au cours de la première révision, guère plus gratifiante que le premier jet. Puis vient un moment, au deuxième ou troisième

passage (et ma hantise est toujours que ce moment ne vienne pas), où cette entité qu'est le texte, ce tout presque organique et assurément vivant, se remet à frémir, à s'ébrouer, à dicter ce qu'il veut être, ce qu'il a toujours été en v.o. (du moins, bémol, tel que je l'ai perçu, moi). C'est là qu'intervient la phase audace – Claire Cayron, toujours –, la phase plaisir. Le tronc flottant redevient crocodile, le ruisseau tari renoue de flaque en flaque, le jardin d'eau à l'italienne retrouve ses jets, ses cascades, ses fontaines chantantes après un silence pour travaux... Et me voici Le Nôtre au petit pied, ouvrant le robinet pour remise en eau des jardins de Versailles, fier de constater que plus un jet ne crachouille, plus un bassin ne reste à sec.

En traduction, ce sont mes seuls moments heureux : quand la v.f. prend vie, après la lutte sourde, le corps à corps. Moments d'appropriation absolue, de quasi-fusion, brefs comme tout plaisir intense. Bientôt viendra la lucidité et, avec elle, la dépossession. Non, je n'ai pas créé le crocodile ; je n'ai pas tracé le ruisseau ; je n'ai pas conçu les grandes eaux de Versailles. N'empêche. Dans ma langue, je leur ai rendu leur *impetus*, leur force vive, cette *forza* dont parle Léonard de Vinci, qui lui aussi s'intéressait aux jardins d'eau. Et c'est pourquoi, oui, je me sens, me revendique auteur de mes versions françaises.

T'arrive-t-il de refuser de traduire un livre ?

Bien sûr. Par exemple, face à un texte contenant des complaisances dont je n'ai pas envie qu'elles passent par moi. Mais surtout je me garderais de traduire un ouvrage qui m'indiffère. Une traduction, c'est un petit mariage ; sans désir au départ, la route va sembler longue. Traduire joue les révélateurs. De beautés, mais aussi de faiblesses. Si mon électro-enthousiasmogramme est plat, je vais voir ailleurs. Pouvoir choisir est une grande chance.

Tu n'as traduit qu'en littérature jeunesse ?

Beaucoup, mais pas que ! Je passe d'un rayon à l'autre sans trop m'en rendre compte. À la limite, je ne sais pas ce que c'est, la littérature jeunesse. Pour moi, il y a des livres. Des bons et des moins bons. Dont certains peuvent être lus par de jeunes lecteurs. Et un bon livre pour jeunes lecteurs est un bon livre tout court, que des adultes lisent sans déchoir – voire en se régaland, puisque toujours il offre plusieurs niveaux de lecture. Mes auteurs favoris n'ont jamais écrit *pour* un âge donné. Ils ont écrit ce qu'ils avaient envie d'écrire. Pour qui voudrait bien le lire. C'est chez l'éditeur que se fait

l'aiguillage. Il le faut bien, par commodité. Mais au grand dam des inclassables. Malchance pour moi : beaucoup de ce que j'aime tombe dans la rubrique Inclassable. Chance pour moi : il se trouve des éditeurs un brin téméraires. Que le succès, au rendez-vous, soit ce cher Mr Jackpot ou ce distingué M. d'Estime.

Mes passages en littérature générale (essais, romans, art des jardins) m'ont valu de belles joies, mais ne m'ont pas détournée du rayon Jeunesse, qui me convient pour diverses raisons : lecteurs plus proches, plus réactifs ; ouvrages moins longs, d'où variété vive ; forte teneur en humour et fantaisie, moindre teneur en noirceur. Les textes sombres, quand ils sont beaux, j'ai plaisir à les lire ; les traduire, merci bien. Pour la désespérance, le monde réel et mon inconscient me suffisent.

« Traduire n'est PAS écrire libre », as-tu un jour écrit sur la Liste. Mais n'es-tu pas de ceux qui pensent que, justement, traduire, c'est aussi « écrire libre » ?

Pour moi, le traducteur a droit à toutes les libertés, sauf une : se prendre pour l'auteur. Il n'est pas l'auteur, il doit se le graver en tête. Le paradoxe étant que son texte devra respirer la liberté. Donner de l'original une version bridée, normée, c'est le léser et léser le lecteur. Pas de liberté, pas de sève. Liberté à réinventer, donc, au travers d'un fourré de contraintes, comme la clématite ne fleurit qu'après s'être frayé un chemin dans le buisson qu'elle escalade. Mais liberté indispensable. Pour achever de s'en convaincre, il suffit d'inverser les rôles : en tant qu'auteur, quand je reçois mes petites histoires devenues illisibles pour moi, qu'espérer sinon avoir eu affaire à un traducteur qui leur aura appris librement à chanter, sauter, rebondir dans leurs nouveaux habits ?

Et l'écriture, justement ? Pas de regrets ?

Un plein cuvier ! Pendant que je traduisais, mes œuvres complètes ont très peu avancé. Sérieusement, je n'ai jamais cessé d'écrivoter à titre de soupape. De menues choses, m'accaparant huit jours au plus et dont j'étais certaine qu'elles finiraient publiées – si grande est ma témérité –, du style articles pour périodiques, tous genres, tous sujets, en français ou en anglais : dégustation de vins en Californie (en observatrice !), rubrique « Jardins tête en bas » d'un magazine néo-zélandais, étude sur le *tu* et le *vous* pour un bulletin d'enseignants de français aux États-Unis, doctes écrits sur la traduction en littérature jeunesse, dont je me suis retrouvée un

temps papesse malgré moi... Dispersion ? Atomisation, plutôt. Rien d'intrépide, c'est la constante. Et c'est ce qui me différencie, à mes yeux, d'un auteur véritable.

Quelle est ta position, justement, sur ce débat écrire/traduire si souvent au cœur de nos discussions de traducteurs ?

Examinons cyniquement mon chemin de Damas de traducteur. Mes petits écrits ne risquaient pas de me nourrir, même s'il m'en retombe encore des noisettes. Quant à la lecture d'édition : trois miettes et demi. En découvrant la traduction, je découvrais un métier, un vrai. Avec commande en bonne et due forme, tâche circonscrite et assurance d'être payée. Pas gras, mais de quoi en vivre, je me suis toujours battue là-dessus. Si j'osais, j'ajouterais le bienfait des dates butoirs. Honnies, mais si salutaires aux cigales !

Mieux : traduire m'apportait un confort moral. Ce qui me retenait d'écrire au long, c'était ce souci : écrire, fort bien, mais... produire un écrit de plus ? Sauf chef-d'œuvre, bien entendu – objectif un peu haut perché –, était-ce une nécessité ? Ne publie-t-on pas déjà bien assez ? Alors, en attendant la pulsion viscérale, traduire m'offrait ce luxe : pouvoir jouer les alchimistes, travailler la pâte des mots, me plonger dans deux langues aimées sans cette responsabilité, mettre au monde encore un écrit. Une image s'imposait à moi : j'adore les chats, mais, l'espèce n'étant pas précisément menacée, l'idée ne me viendrait pas d'en faire l'élevage ni même de l'encourager, et donc jamais de chatons pour moi, j'adopte des chats trouvés, avec leur vécu. Traduire me semblait revenir à adopter des textes trouvés.

Tu emploies le passé ?

Parce que je me trompais. Non que je renie l'image traduction-adoption. J'y vois l'adoption simple, la moins possessive, celle qui laisse à l'adopté ses liens d'origine au lieu d'en faire progéniture à part entière, les responsabilités de l'adoptant étant les mêmes. Mais c'est sur ces responsabilités, précisément, que je me leurrais. Éluder celle de mettre au monde un écrit ne faisait pas de moi une plume au vent. Il n'y a pas plus responsable qu'un traducteur. Répondre, il doit pouvoir le faire par-devant l'auteur, par-devant l'éditeur, par-devant le lecteur (plus encore le lecteur en herbe) et par-devant sa langue, comme quiconque fait profession d'écrire. C'est d'ailleurs pourquoi le nom du traducteur *doit* être mentionné : bien moins pour planter un petit drapeau sur son travail – même si ce désir-là est légitime – que parce qu'il en répond. Amas de responsabilités,

donc, et parfois contradictoires ! Traduire est une activité de contraintes. Au fond, traduire, c'est slalomer.

Et écrire serait aller tout schuss ?

En gros, oui. Bien sûr, l'un et l'autre exigent des traits communs : sensibilité exacerbée à la langue (à deux langues pour la traduction), aptitude à couper les cheveux en quatre, oreille chatouilleuse, foi dans l'écrit, capacité à camper des phrases ingambes, à oser forcer la langue. Cette musette, il la faut aussi pleine pour traduire que pour écrire. En revanche, le traducteur peut se passer de ce qui fait l'auteur : le culot. Culot de se dire que ce qu'on écrit n'a jamais été écrit, du moins pas sous cette forme ; culot, surtout, de se lancer dans une construction élaborée sans autre plan que dans sa tête et aucune garantie que l'édifice tiendra debout ni qu'il trouvera preneur ou rapportera un sou. Ce cran, je l'admire et l'envie, moi qui n'ai rien bâti (encore) qui réclame, pour échafaudage, autre chose qu'un escabeau.

Rien encore ? Tu y songes donc ?

Qui n'y songe pas ? Mais rien ne prouve que j'en sois capable ! C'est sur ma capacité à monter une charpente de quelque envergure que j'ai de sérieux doutes. Jamais fait ça, moi ! Et je me dis souvent que, le jour où je n'aurai plus le prétexte d'être surbookée en traduction, le jour où, peut-être, je m'enjoindrai d'écrire pour de bon, je risque fort de me retrouver comme les élégantes victoriennees portant corset jusqu'au menton. Le corset retiré, pfffou ! aucune tenue mécanique, tout s'effondrait.

Je crains que ce soit le cas – sans parler de cette autre capacité qui me manque, celle d'abolir l'entourage le temps qu'on écrit. Pas grave : j'ai des projets moins pharaoniques. En quantité pharaonique !

Tu ne nous ferais pas un excès de modestie ?

Pas de danger. Ma misérable personne le clame : traduire est une fierté. Si on fait du bon boulot – et plaise au ciel que tel soit mon cas, en gros. Tout cru, j'affirme que traduire, comme gymnastique intellectuelle, est plus élaboré qu'écrire.

Primo, écrire se fait avec les moyens du bord, qui peuvent être étonnamment réduits. Bien des grands textes se contentent d'une syntaxe simplissime et d'un lexique frugal ; c'est l'élan qui fait le texte. En revanche, traduire exige une palette fastueuse : vocabulaire sans fond (où puiser à l'économie), syntaxe agile, voire

contorsionniste, et profonde connaissance des deux cultures à arrimer – même si *Google* aide, aujourd'hui, à ne pas prendre le Pirée pour un homme.

Secundo, traduire implique une discipline de fer. Dur, de couler sa pensée dans le chenal des pensées d'un autre. Invariablement elle regimbe, se cherche des voies de traverse, tend à déborder. Sans parler d'aller trop vite, parce que le temps est de l'argent et qui le sait mieux qu'un traducteur ? Dompter sa pensée, s'auto-nier ; traduire est un exercice de haut vol. Dommage que seuls le sachent les traducteurs ! Dommage qu'ils ne soient reconnus – et encore ! – qu'en cas de succès, ou pour travail sur un texte fort. Or c'est le texte à faiblesses qui nous en fait baver le plus. Le texte fort résiste, mais nous porte. Et la fierté du métier, c'est de travailler d'une main aussi sûre une petite cotonnade s'effilochant de partout, à renforcer au besoin ici et là, qu'une belle étoffe, riche, épaisse, au tombé somptueux – puisque c'est sur le matériau que nous intervenons, pas sur la coupe ni sur le bâti. Et, pour avoir tâté du succès, ce grand malentendu si bienvenu, je dis courage et bravo aux confrères qui s'échinent en silence.

Tu animes régulièrement des ateliers de traduction au CETL de Bruxelles, tu en as animé au master de traduction littéraire de Charles v. En quoi cette part de ton activité est-elle importante pour toi ?

J'y ai immensément appris sur notre métier, sur les autres et sur moi-même. Dans ce jeu de main à la pâte, disséquer ses propres traductions rend très humble. Avec le recul, on est assuré de se heurter à des « pourquoi ai-je traduit ainsi ? » et des « zut ! que n'ai-je pensé à ça ? ». On y découvre aussi, ce qui a été un choc pour moi, l'infinie diversité des traducteurs et donc des traductions possibles. On y mesure les méfaits de la traduction timorée, prudemment scolaire, comme ceux de l'audace prématurée. Pour cette moisson, souvent, je remercie en pensée « mes » étudiants. Je ne sais pas trop ce que je leur ai apporté. Sans doute pas ce que je voulais ! Quelques graines, je l'espère. Peut-être de quoi trouver *leur* vérité. Oscar Wilde l'a dit avant moi, rien de ce qui vaut vraiment d'être appris ne peut s'enseigner. Alors je fais confiance à la seule chose qu'on puisse transmettre, au fond : l'enthousiasme.

Petite bibliographie

Quelques-uns de mes mieux-aimés – pas forcément mes mieux-vendus (tous à mon nom ; mes pseudos ont mis l'omerta sur les leurs – dommage pour certains).

Rayon Jeunesse, par ordre alphabétique d'auteurs :

Bosse, Malcolm J., *Les 79 carrés*, Flammarion, 1996.

Kennedy, Richard, *Amy et le capitaine*, Flammarion, 1987.

Snicket, Lemony, *Les désastreuses aventures des orphelins Baudelaire*, Nathan, treize volumes, 2002-2007.

Snow, Alan, *Au Bonheur des monstres*, 2008.

Snow, Alan, *La Galère des monstres*, Nathan, 2010.

Littérature générale, par ordre alphabétique d'auteurs :

Anderson, Jessica, *Tirra Lirra*, Rivages, 1993.

Dreyfus, Hubert, *Intelligence artificielle : mythes et limites*, Flammarion, 1984.

Fox-Keller, Evelyne, *La Passion du vivant*, Les Empêcheurs de penser en rond, 1999.

Kidder, Tracy, *Eagle*, Flammarion, 1982.

Page, Russell, *L'Éducation d'un jardinier*, La Maison Rustique, 1994 (indisponible).

Traduits de l'enfance :

Vassallo, R.-M., *Comment le grand nord découvrit l'été*, ill. Aurélie Blanz, Père Castor Flammarion, 2004.

Vassallo, R.-M., *Trois petits morceaux de nuit*, Albin Michel, ill. Godeleine de Rosamel, 2006.